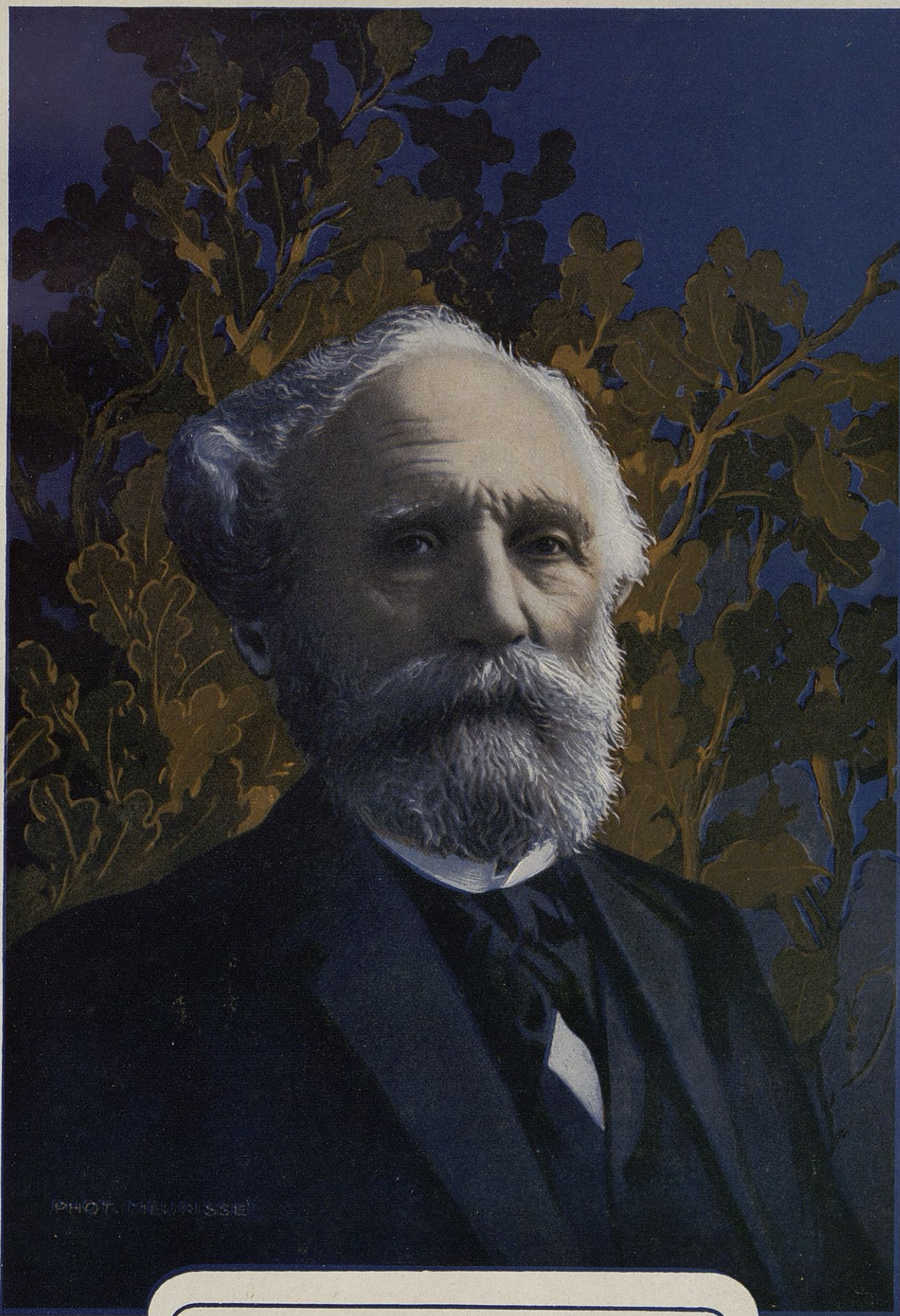


LE PAYS DE FRANCE



PHOT. MEUNISSE

Alexandre Ribot
MINISTRE DES FINANCES

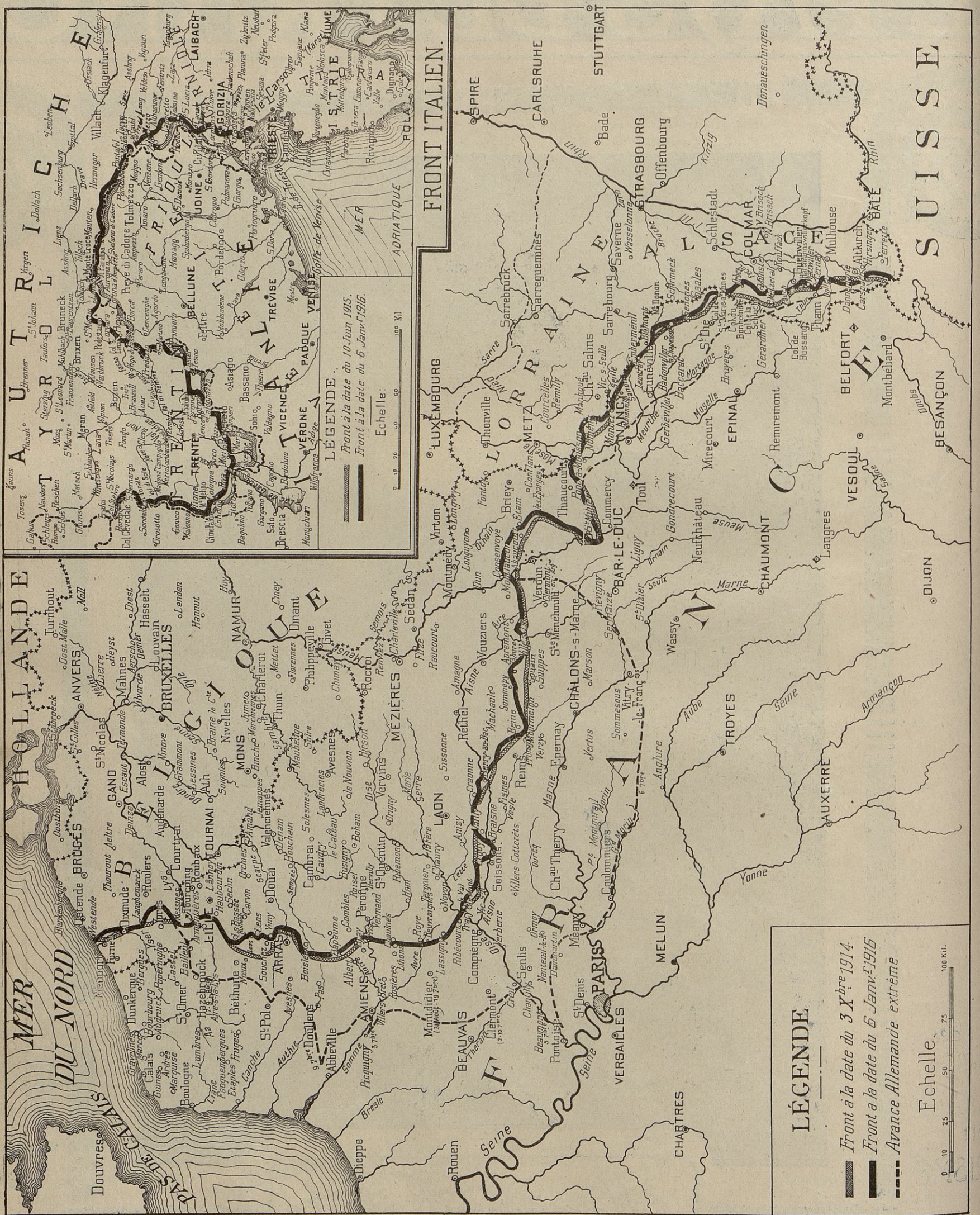
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Ma
2, 4, 6
boulevard Poiss
PARIS

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 2

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 30 DÉCEMBRE AU 6 JANVIER

Au début de la nouvelle année le général Joffre a adressé aux troupes un bel ordre du jour rappelant les exploits accomplis au cours de l'année qui vient de finir et leur disant : « Soyons fiers de notre force et de notre droit... Pendant que nos ennemis parlent de paix, ne pensons qu'à la guerre et à la victoire ! » Ces nobles paroles ont été comprises de nos soldats qui, malgré le froid, la pluie, la boue, ne tendent de toute leur volonté qu'à un seul but, la victoire finale.

Pendant cette semaine l'activité de l'artillerie des armées alliées a redoublé d'intensité, à tel point que les journaux allemands ont constaté les ravages qu'elle avait causés dans les positions que leurs troupes occupent.

En Belgique, nos batteries à l'aile droite de l'armée belge ont pris sous leur feu les tranchées allemandes et la voie ferrée en face de Boesinghe : dans la région des Dunes, elles ont causé à l'ennemi des dégâts importants, faisant sauter deux dépôts de munitions. Le 3 et le 6 janvier on signale des tirs heureux sur une batterie allemande repérée à l'est de Saint-Georges et sur les ouvrages élevés du côté de Steenstraete, de Het-Sas et de Boesinghe.

L'artillerie belge livre un combat violent à l'artillerie ennemie : et le 1^{er} janvier, sur le front de l'Yser et sur le front de l'Yperle elle réduit au silence les pièces allemandes. Le 4 janvier, c'est dans les secteurs de Dixmude et de Drie-Grachten, où aboutissent plusieurs routes, que la lutte d'artillerie est particulièrement violente. Au nord de Steenstraete, dans le voisinage de la fameuse maison du Passeur, combat à coups de bombes qui tourne à l'avantage de nos alliés. Cette lutte se poursuit les jours suivants.

Sur le front tenu par l'armée britannique, les incidents de bataille sont nombreux ; nos alliés harcèlent sans cesse l'ennemi, soit par des bombardements violents, soit par des attaques aériennes, soit par des incursions à l'improviste dans ses tranchées. C'est ainsi que près d'Armentières, un détachement a pénétré dans les tranchées allemandes, a criblé de grenades leurs défenseurs et s'est retiré avec des pertes insignifiantes ; ce coup de main heureux était renouvelé deux jours de suite, le 1^{er} et le 2 janvier.

L'artillerie lourde de l'armée britannique a exécuté des tirs efficaces sur les ouvrages ennemis le long de la Lys et du canal de la Bassée et sur les plateaux accidentés d'Hulluch et de Loos.

Les avions anglais ont bombardé avec succès l'aérodrome allemand de Douai et un dépôt d'approvisionnements à Le Sars, sur la route d'Albert à Bapaume.

Sur notre front, sauf en Champagne, il n'y a eu que des combats d'artillerie.

En Artois, le 30 décembre, nos batteries faisaient sauter un dépôt de munitions au sud-ouest de Beaurains ; le 31, ce sont des patrouilles allemandes qui sont dispersées par notre feu près de Wailly ; le 4 janvier, ce sont des groupes de pionniers que nos canons déciment près du bourg de Thélus ; le 5, nos batteries lancent des projectiles sur la gare de Boisleux-au-Mont, au moment du passage d'un train. Aux abords de la route de Lille, les Allemands font sauter une mine mais nous les empêchons d'en occuper l'entonnoir.

En Picardie, l'action de l'artillerie paraît s'étendre chaque jour. En effet, le 31 décembre, un tir heureux endommage sérieusement un dépôt de matériel à Verpillières, village situé à 5 kilomètres à l'est de Roye, près de la route de Noyon ; c'était une zone restée encore en dehors de l'action de nos canons. Le lendemain, les batteries ennemies de la région d'Amy étaient réduites au silence ; Amy est à 1 kilomètre au sud de Verpillières et à 3 kilomètres à l'est de Beuvraignes. Le 3, nous dispersons un convoi dans la région de Holbe, au sud de Chaulnes ; le 4, c'est dans les faubourgs mêmes de Roye que nous dirigeons notre feu sur des troupes allemandes, ce qui prouve que nous devons serrer de près cette ville.

Entre l'Oise et l'Aisne, combats d'artillerie ; vers Bailly et au nord de Soissons, nos batteries font taire celles de l'ennemi. Entre Soissons et Reims, le 5 janvier, notre artillerie prend à partie les batteries adverses et

cause des dégâts importants aux ouvrages ennemis dans la région au nord-est de Vailly.

En Champagne, il y eut quelques actions d'infanterie ; à plusieurs reprises les Allemands tentèrent des attaques, mais sans résultat.

La première tentative se fit pendant la nuit du 30 décembre : l'ennemi voulut nous enlever, à coups de grenades, un petit poste d'écoute vers la cote 193 ; il échoua complètement. Au cours de la journée, une nouvelle attaque à coups de grenades sur nos tranchées aux environs de la route de Tahure à Somme-Py n'eut pas plus de succès. Le 2 janvier, à deux reprises, les Allemands attaquent au même endroit et à l'ouest de Tahure ; ils sont repoussés. Le 4, ils ne se lancent à l'attaque entre la butte de Tahure et la cote 193 qu'après un violent bombardement ; mais ils encaissent encore un nouvel échec.

Pendant ce temps, notre artillerie faisait de la bonne besogne ; elle bouleversait les tranchées allemandes, provoquait l'explosion de dépôts de munitions, atteignait des baraquements ennemis au nord de Bouconville, au bois de la Malmaison, qui est situé à huit kilomètres au nord de la Main de Massiges, dans la direction de Challerange ; notre tir s'est donc considérablement allongé dans cette région. Au nord

de la ferme de Navarin, notre artillerie a détruit tout un matériel d'attaque par les gaz asphyxiants.

En Argonne, excellente action de nos batteries. Près du Four-de-Paris nos canons de tranchée ont si violemment bombardé les positions ennemies que les Allemands ont dû fuir leurs abris ; mais ils sont tombés sous les rafales de nos 75 qui les ont fauchés.

Sur les Hauts-de-Meuse, c'est au bois des Chevaliers que semble se concentrer la lutte d'artillerie.

Le 1^{er} janvier, une pièce allemande à longue portée a lancé dix obus sur Nancy ; une petite fille et un habitant furent tués ; le lendemain deux obus furent encore lancés sur cette ville ouverte. Prise immédiatement à partie par nos canons, la grosse pièce de 380 s'est tue depuis ; elle était dissimulée dans un souterrain à Hampont, près de Château-Salins ; une locomotive a traîné jusqu'à la plate-forme d'où elle tirait sur Nancy ; elle a dû subir de graves avaries. La population nancéienne a été admirable de calme et de sang-froid.

En Alsace, nous sommes devenus définitivement maîtres de la position de l'Hartmannswillerkof, malgré toutes les contre-attaques de l'ennemi ; notre action

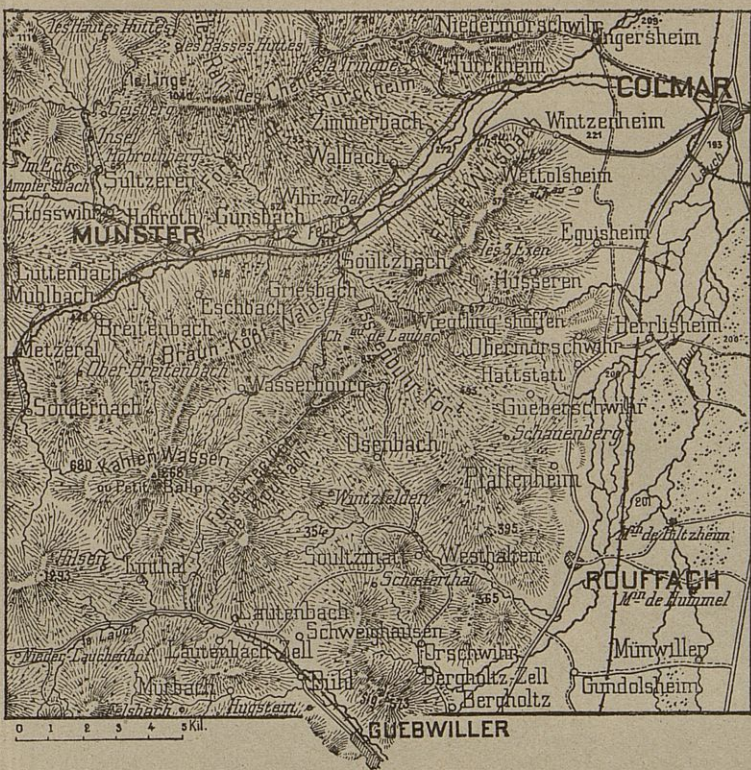
s'est même élargie du côté de Metzeral, vers Muhlbach, sur le chemin de Munster ; une tempête de neige, qui a duré plusieurs heures, a beaucoup gêné nos mouvements. Le 31 décembre, l'ennemi a dirigé une attaque d'infanterie sur nos positions du Hirzstein, éperon qui domine le bourg de Wattwiller. Le 2 janvier, le bombardement allemand a été si violent que nos tranchées au sud de Rehlfelsen sont devenues intenables et nos troupes se sont reportées un peu en arrière sur un front de 200 mètres ; mais l'ennemi n'a tenté aucune attaque d'infanterie. Depuis, on ne signale que des canonnades violentes où s'affirme notre supériorité.

Au cours des combats qui ont eu lieu en Alsace, le général Serret, qui commandait une division, fut grièvement blessé ; il dut subir l'amputation d'une jambe mais il n'a pas survécu à cette opération ; il est mort, le 6 janvier, à l'hôpital de Remiremont ; sa courageuse conduite lui avait valu une belle citation à l'ordre du jour.

Les sous-marins austro-allemands ont continué leur œuvre de piraterie ; après la *Ville-de-la-Ciotat*, c'est le paquebot anglais *Persia* qui a été coulé, le 30 décembre, sans avertissement préalable ; 335 personnes ont péri dont 119 passagers qui allaient aux Indes.

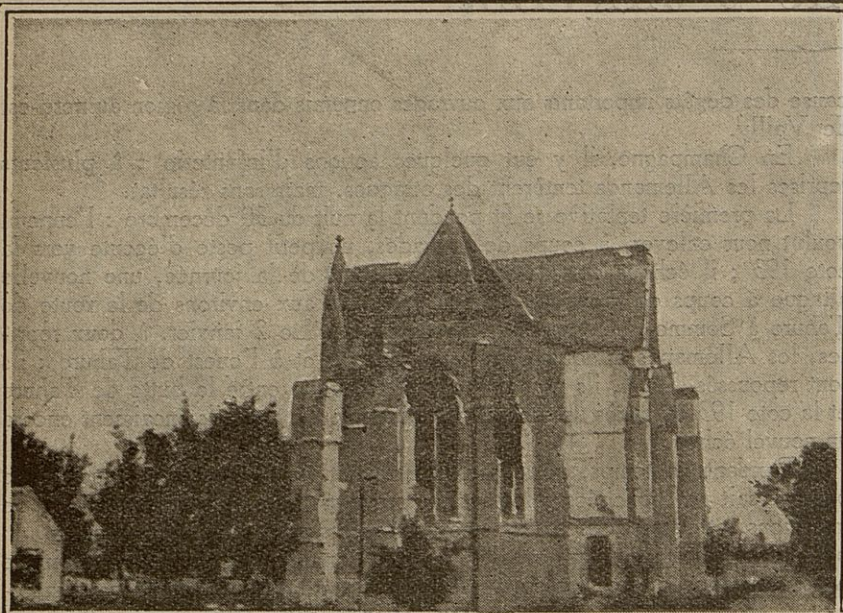
Deux paquebots, le *Glengyle*, anglais, et le *Yansaïka*, japonais, ont été encore coulés. Tous les passagers et les hommes de l'équipage ont été sauvés, sauf à bord du *Glengyle* dont trois Européens et sept Chinois ont péri.

A ces pertes il faut ajouter celle du croiseur anglais *Natal*, qui a sauté dans le port, trois cents hommes auraient péri, et celle du sous-marin français *Monge*, coulé par un croiseur autrichien devant Cattaro ; presque tout l'équipage a été sauvé.



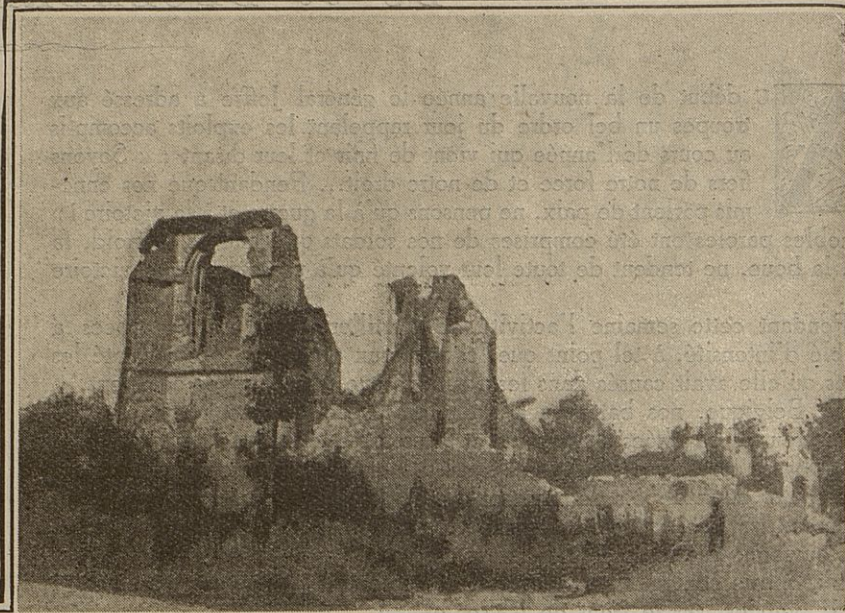
LA RÉGION DE MUNSTER

QUELQUES ÉGLISES DE PICARDIE



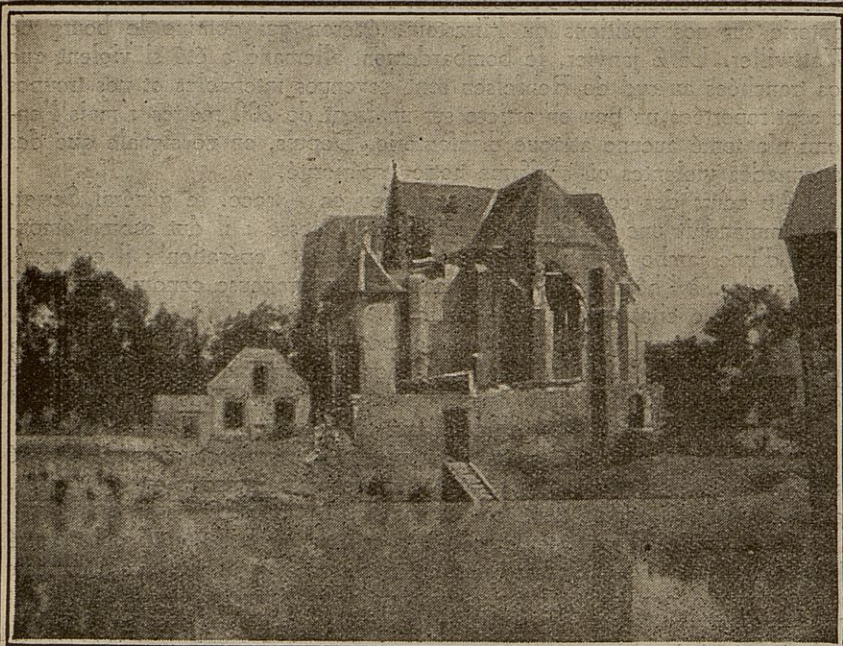
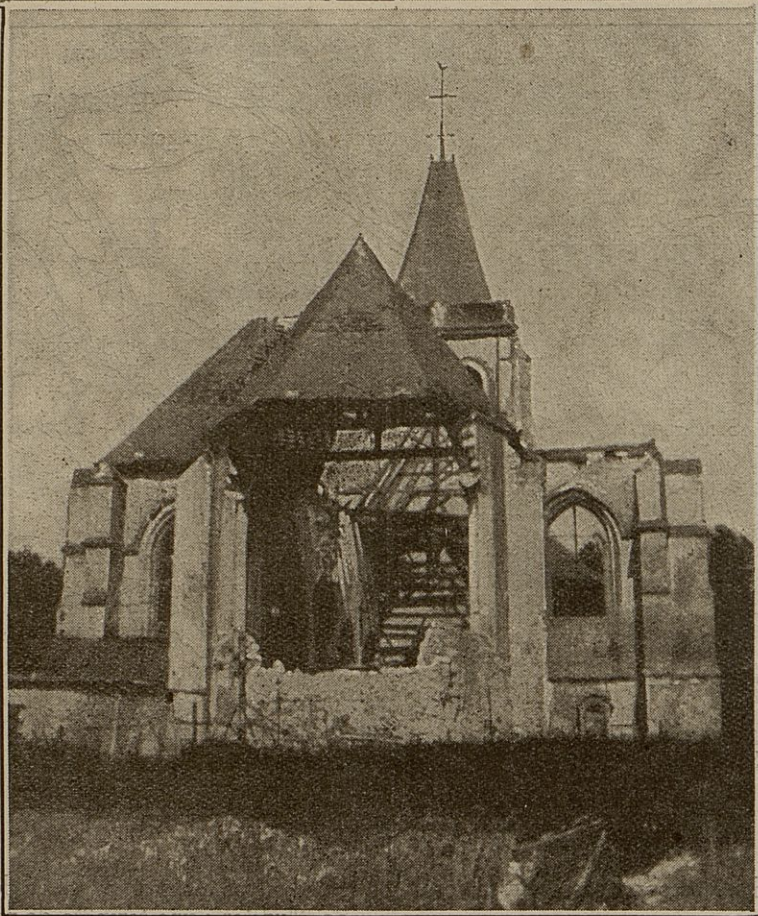
ÉGLISE D'ARMANCOURT

Depuis la grande victoire de la Marne qui arrêta et brisa l'offensive des armées allemandes, c'est-à-dire depuis le milieu du mois de septembre 1914, les combats n'ont pas cessé en Picardie. Dans cette « course à la mer » qui a commencé à ce moment, nos troupes dégagèrent une partie du Santerre dans l'arrondissement de Montdidier ; la bataille fut rude et nous eûmes l'avantage ; malheureusement, l'effort suprême ne put être donné, car il fallait aller au plus pressé, monter vers le Nord, pour éviter un enveloppement ; les Allemands eurent ainsi le loisir de se fortifier et de se fixer sur la ligne qui va de Roye à Lille et en Belgique ; le Santerre est devenu une forteresse.

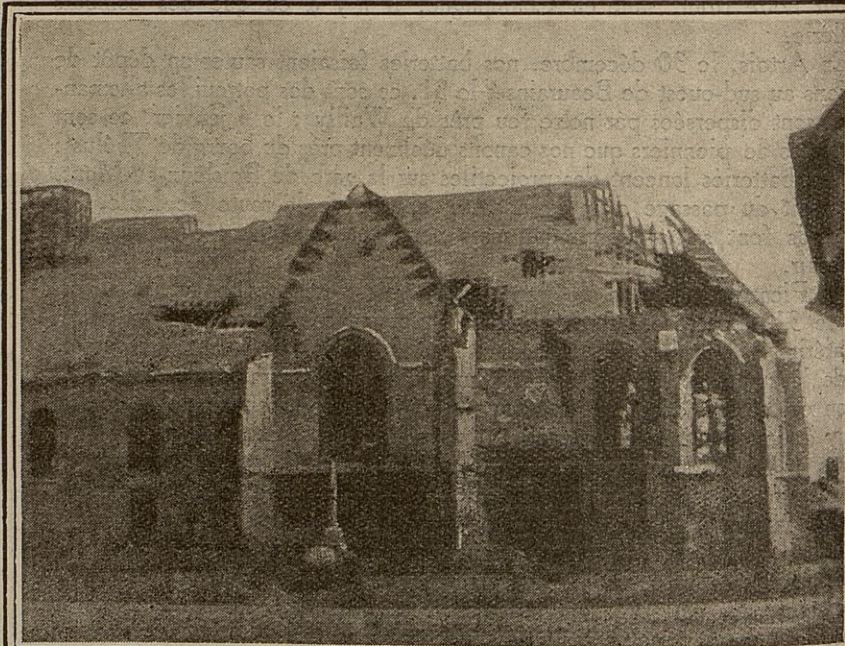


ÉGLISE DU QUESNOY

Toute cette région de la Picardie a été éprouvée par la bataille qui nous a permis d'en chasser les Allemands ; et encore aujourd'hui l'artillerie ennemie ne cesse de causer des ravages dans les villages qui bordent le front. Les photographies que nous donnons ici de quelques églises montrent les dégâts faits par les obus allemands ; les humbles sanctuaires des campagnes ont le même sort que les églises et les cathédrales des villes ; et leurs blessures sont peut-être plus douloureuses encore ; car leurs murs et leurs clochers n'ont offert aucune résistance aux projectiles ennemis. Dans le milieu, les ruines de l'église d'Arvillers, près d'Hangest-en-Santerre.



ÉGLISE D'HERCHIES



ÉGLISE DE MARQUIVILLERS

UN HOPITAL ANGLAIS EN SEINE-ET-OISE



Les lits des blessés sont rangés sous ces voûtes gothiques ; les chirurgiens qui les soignent sont des doctresses anglaises ; toutes les infirmières appartiennent à la plus haute aristocratie anglaise.



Dans la cuisine règnent l'ordre et la propreté qui distinguent les maisons anglaises ; les cuivres étincellent, tout reluit et la nourriture qui est servie à nos blessés est des plus confortables.



Mistress Harley se promène avec des soldats blessés. la sœur du maréchal French consacre tous ses instants à nos soldats, causant avec eux des combats où ils ont assisté et de la prochaine victoire.



Une des salles de l'abbaye a été transformée en une salle de réunion ; les blessés viennent y faire leur correspondance où se livrer à de longues causeries autour du poêle.



Un hôpital a été installé dans l'abbaye de Royaumont, près de Viarmes ; il est sous la direction de mistress Harley, la sœur du maréchal French ; tout le personnel est exclusivement féminin.



Voici mistress Harley s'entretenant avec des blessés assis sur un banc dans le jardin de l'abbaye ; elle s'intéresse à l'état de chacun d'eux, demandant des nouvelles de leurs blessures.

LES ALLIÉS A SALONIQUE

La Chalcidique transformée en camp retranché



GÉNÉRAL MUNROE
commandant les troupes anglaises

Les événements qui se sont déroulés durant les derniers mois de l'année 1915 en Orient ont attiré l'attention générale sur toutes les côtes de la mer Egée qui baigne les rivages de Grèce, de Bulgarie, de Turquie et d'Asie Mineure. Cette mer intérieure, sillonnée par les puissantes flottes des alliés qui lui en assurent la maîtrise complète, joue actuellement un rôle prépondérant dans la campagne d'Orient.

Vers l'est, c'est toute la côte de l'Asie Mineure et les Dardanelles, où une expédition militaire, dont on n'avait pas coordonné les efforts, n'a pas donné les résultats attendus.

Vers l'ouest, c'est Salonique, c'est toute la Grèce, la partie la plus inquiétante du grand théâtre de la guerre et où se joue actuellement l'acte le plus important de la campagne.

Vers le sud, c'est l'Egypte, c'est Suez, c'est le lieu des opérations futures annoncées à grand fracas par la presse allemande.

L'importance capitale de la libre circulation sur cette mer est donc

indispensable aux alliés, qui du reste règnent en maîtres absolus sur toute son étendue.

Les Dardanelles ont joué un instant le principal rôle dans le grand conflit. D'avril 1915 à la fin de l'année, l'expédition a essayé en forçant les détroits d'aller imposer avec les canons de la flotte la paix à Constantinople ; c'est le passé !

Les opérations en Egypte n'ont pas encore commencé, on ne saurait du reste les prévoir avant un temps encore assez éloigné ; c'est l'avenir, le futur

Le corps expéditionnaire de Salonique

Le secours que devaient apporter à la Serbie les puissances alliées ne pouvait logiquement que se produire par le sud de ce pays, par la vallée du Vardar, par suite par Salonique, port de mer situé au fond du golfe et à l'embouchure de ce fleuve. Ce secours arrivé trop tardivement n'a pu donner les résultats cherchés ; la Serbie a été écrasée et ses armées refoulées vers l'ouest sur l'Adriatique, où du reste elles se reconstituent et seront bientôt une menace pour les Austro-Bulgaro-Allemands.

Actuellement les forces alliées débarquées à Salonique, après une courte apparition sur le territoire serbe vers Demir-Kapou-Krivolak-Doiran, sont concentrées aux sorties des gorges du Vardar, en territoire grec ; elles s'appuient sur le camp retranché de Salonique, placé à 70 kilomètres en arrière où elles sont reliées par des voies ferrées permettant tous transports.

Quelle est donc la situation générale de ce corps expéditionnaire ?

Sans entrer dans d'autres considérations que celles purement militaires, on peut répondre résolument : « La situation est excellente ».

Le corps expéditionnaire est nombreux, admirablement composé, parfaitement approvisionné et ses communications toujours assurées. Bien entendu à condition qu'on continue ce que l'on a commencé, à savoir : « organiser le camp retranché ».

Et tout d'abord il apparaît nécessaire de faire ici allusion aux nombreux



GÉNÉRAL BAILLOUD
commandant un corps d'armée français

bruits répandus à dessein par les feuilles austro-allemandes, passées maîtres dans l'art du bluff.

Depuis près d'un mois, l'armée bulgare qui avait pris l'offensive vers le sud s'est arrêtée en face des frontières grecques sans en franchir les limites. Pour donner une raison à cet arrêt qu'on peut qualifier « d'arrêt antitactique », car il laisse aux troupes poursuivies tout le temps de se fortifier à leur aise, on a avancé maints prétextes :

— L'armée bulgare attend pour l'offensive générale l'armée allemande qui descend le Vardar avec son matériel lourd d'artillerie.

— L'armée bulgare attaquera de front quand l'armée allemande, qui se concentre dans la vallée de la Strouma, produira son attaque de flanc.

Mais comme dans les deux cas aucune armée allemande n'apparaissait, on a imaginé le respect du territoire grec qui, violé par les armées bulgares, pouvait produire une impression fâcheuse à Athènes. C'était alors l'attente, un peu plus longue, de l'armée allemande qui entrerait sur le sol hellénique, ayant à sa disposition, comme réserve, toute l'armée bulgare !

Entre temps la diplomatie germanique a fait tous ses efforts pour que la Grèce puisse proposer au corps expéditionnaire allié « très aventureux » ? ! le retrait de ses troupes, la possibilité du réembarquement et l'évacuation du pays.

Or, le corps expéditionnaire s'est au contraire renforcé notablement ; il augmente tous les jours, même avec certains détachements de troupes serbes qui sont venus le rejoindre.

L'Allemand qui, au port de Salonique, compte les unités au jour le jour, voit les effectifs grossir ; il apprend les travaux de défense entrepris pour le camp retranché. Alors se rendant compte de la volonté bien arrêtée chez l'adversaire de garder la place il imagine d'autres moyens pour le détourner de son but.

On parle d'une expédition en Asie Mineure, vers Bagdad ? On signale la formation d'une armée d'Egypte vers Damas ? Le corps expéditionnaire des alliés n'a que faire à Salonique, puisque c'est ailleurs que va s'engager l'action !

Eh bien, restons-y d'abord ; après nous verrons.

Comment ne pas rester plus qu'étonné de toutes ces nouvelles répandues !



POSITION DE LA CHALCIDIQUE (Schéma démontrant l'importance stratégique du camp retranché de Salonique)

incertain ! Pour le moment tous les efforts des belligérants sont concentrés vers l'ouest, vers Salonique. Voilà le présent.

Salonique ! Que de discussions aura soulevées ce nom, et combien il a fallu de temps et d'efforts pour arriver enfin à s'entendre sur ce qu'on devait faire en ce point important, sur cette base d'opérations admirablement choisie pour menacer les armées et les peuples ennemis.

L'attaque des armées bulgare-allemandes qui vont rejeter à la mer le corps expéditionnaire !

La marche de l'armée turco-allemande sur Bagdad, sur l'Egypte ! Et même pour corser les nouvelles, les offensives très prochaines sur les deux fronts de France et de Russie.

C'est beaucoup de choses à la fois que d'entreprendre pareilles opérations, surtout pour des peuples qui, ayant donné leurs efforts maxima, étant arrivés évidemment à des résultats en tant que conquêtes de territoire, n'en sont pas moins très affaiblis, on pourrait dire épuisés. Et qu'on ne nie point ce fait. On ne fabrique pas des effectifs comme des armes et des munitions. Quand on a calculé avec grand soin les effectifs dont disposent les armées austro-allemandes au 1^{er} janvier 1916, on peut affirmer qu'il leur est impossible matériellement d'entreprendre tant d'opérations et de réaliser de si beaux rêves.

Le corps expéditionnaire des alliés, placé à Salonique, est et restera le pistolet chargé, appuyé au cœur de leur ligne de communications. Voilà pourquoi l'ennemi a tant d'intérêt à voir s'évanouir cette armée grosse de menaces.

La Chalcidique

Placée au nord-ouest de la mer Egée, la presqu'île de la Chalcidique ou Chalcidique prolonge vers le sud la Macédoine grecque. Sa forme est originale ; elle étend trois longs promontoires de 30 à 35 kilomètres dans la mer, laissant entre eux d'abord, puis à leurs extrémités en face de la terre ferme, de grands couloirs qui sont des golfes, dont la largeur variable, 10 à 12 kilomètres entre les branches de la presqu'île, atteint 30 à 38 kilomètres entre la presqu'île et la terre ferme. Ces golfes offrent de très bons mouillages pour tous les bateaux ; le sol est facile, la profondeur grande.

A l'ouest, le grand golfe de Salonique, avec la ville du même nom, située au fond du golfe. A l'est, le grand golfe d'Orfano, également avec un bon port, celui d'Orfano. Dans le premier vient se jeter le Vardar, fleuve aux flots rougeâtres, dans le second la Strouma boueuse et marécageuse.

Entre les bras de la presqu'île les golfes de Kessandra et de Hagion-Oros.

On comprend tout de suite quelle puissance on peut tirer de cette situation pour des armées qui disposent sans conteste de la liberté des mers.

Si d'autre part on étudie cette presqu'île au point de vue géographique, on découvre qu'elle se trouve être la formation de soulèvements montagneux qui ont fait surgir en pleine mer ces longues arêtes et dont la partie de l'isthme est encore occupée par une bande d'eau salée réunissant presque les deux côtés de la presqu'île.

C'est donc une forteresse entourée d'eau de tous côtés dont le seul accès est vers l'ouest à l'endroit où s'élève la ville de Salonique ; on voit de suite l'importance de premier ordre que doit prendre cette place dans l'ensemble de la défense.

Pour une attaque terrestre, et on ne peut envisager que cette seule attaque, les armées ennemies ne pourront aborder Salonique et la Chalcidique que par l'ouest. C'est le front Vardar-Galiko. Ce sont les défenses établies depuis les hauteurs de Schabka, au-dessus du goulet de Kitros, jusqu'à celles créées sur les collines 917-1210, au sud du lac Langara.

Par ailleurs les défenses naturelles s'y opposent puisque la longue lagune du Béchik-Gueil s'étend jusqu'à 1 kilomètre de la mer devant Vrastra, à l'est. En se renfermant dans cette forteresse naturelle et appuyés par leur flotte, les alliés peuvent défier toutes les attaques.

Le secteur délicat à garder est le secteur de l'ouest : le Vardar-Salonique. Ce secteur s'étend des hauteurs montagneuses de Schabka (1.800 mètres) aux collines 917-1210 : en développement 70 à 80 kilomètres ; à remarquer que les tranchées et ouvrages dans la plaine du Vardar peuvent emprunter l'appui des lacs et obstacles naturels. Au centre le réduit de la défense est Topchin entre les deux voies ferrées.

D'autre part les trois couloirs de Aivali-Klisali-Vrastra, au nord, couloirs situés entre les lacs et la mer, étant gardés, ce qui est facile vu leur longueur restreinte, le barrage est complet et la défense de la Chalcidique assurée.

Il semble que c'est du reste bien les idées du haut commandement car on apprenait au 1^{er} janvier le débarquement des troupes anglaises dans le golfe d'Orfano, occupant la côte, la passe du Takinos-Gueil, près de Kendina, et fermant ainsi vers l'est l'accès à toute incursion de l'ennemi.

La défense de la Chalcidique ainsi comprise et organisée devient le grand camp retranché des alliés. Camp immense, facile à défendre et invulnérable.

Les renseignements les plus récents accordent aux alliés une armée s'élevant à près de 200.000 hommes. Avec des effectifs semblables on peut tout braver. L'assaillant, et c'est un principe de guerre, doit être numériquement très supérieur au défenseur. La position de la Chalcidique ainsi organisée avec la place de Salonique et le Vardar comme tête de pont nécessiterait, pour permettre une attaque heureuse, d'employer au moins plus du double de l'effectif des alliés. Ce serait par suite de 4 à 500.000 hommes qu'il faudrait à l'ennemi pour oser venir attaquer le camp retranché ; il est loin de pouvoir réaliser cette concentration.

Emprisons-nous encore d'ajouter que l'appui de la flotte cuirassée dans les deux golfes de Salonique et d'Orfano, protégeant les flancs, l'emploi des canonnières légères qui circuleront sur les lacs du front, Langaka et Béchik, donneraient à la défense de nouveaux et puissants moyens de résistance.

Les menaces du camp retranché

Un pareil camp retranché ainsi organisé est une menace constante pour l'ennemi ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est un pistolet chargé, placé au cœur des voies de communications de l'ennemi, sur la grande route de Vienne-

Belgrade-Constantinople ; c'est même plus, c'est une menace constante pour toutes les opérations ennemies dans l'Orient.

Est-ce que Salonique n'est pas à quelques heures de Dédéagatch, de la côte bulgare, turque ? Est-ce qu'on ne peut pas transporter troupes et matériel en un jour devant Smyrne ? Et, si la nécessité l'obligeait, l'Angleterre ne pourrait-elle pas venir chercher là, en cas urgent, des divisions au secours de l'Egypte ? De Salonique à Port-Saïd il n'y a que 50 heures de traversée ?

La présence des alliés dans la Chalcidique va immobiliser dans la Macédoine grecque de très grosses unités ennemies, qui manqueront lourdement lors des prochaines et problématiques offensives de l'ennemi. C'est toute l'armée bulgare annihilée sur la frontière grecque, et, lors de la reprise des hostilités par les alliés sur tous les fronts, quand les attaques se produiront en Albanie, en Grèce, en Roumanie, en Galicie, la situation des armées bulgare-allemandes placées au centre, où viendront converger les efforts des alliés, sera particulièrement délicate.

Enfin, et ici nous sommes parfaitement d'accord avec le critique militaire allemand, commandant Mohrat, « la présence des armées alliées à Salonique est un danger permanent pour nos armées et nous ne saurions tolérer leur séjour à cet endroit ».

La position de Salonique

Après de longues et regrettables hésitations, après une opération non pas inutile mais stérile sur Gallipoli, les alliés enfin d'accord et réunis dans une même idée, animés d'une même volonté, viennent de s'implanter à Salonique, en Chalcidique. Ils créent là un camp retranché à l'abri de toutes les tentatives ennemies, même pouvant défier les gros mortiers autrichiens lorsqu'on pourra les amener devant la place.

La Chalcidique n'est plus une place forte qu'on peut investir et dont on fait un siège régulier ; sans doute la puissance de l'artillerie moderne a dimi-



LA CHALCIDIQUE, CAMP RETRANCHÉ DES ALLIÉS

nué la valeur de résistance des places fortes, sans doute devant les monstres d'acier lançant des projectiles à explosifs de plusieurs centaines de kilos, les masses bétonnées armées, ne peuvent résister longtemps ; on en a vu des exemples frappants durant cette guerre pleine de nouveaux enseignements : Liège, Namur, Maubeuge, Anvers, Przemyśl, Novo-Georgievsk et tant d'autres, mais n'oublions pas, ce sont toutes des places qu'on investit, qu'on entoure, ce sont des places isolées par la suite, qui ne peuvent plus compter que sur elles-mêmes et sur leurs moyens propres, puisqu'elles se trouvent séparées, par le fait même de l'attaque, du reste du monde ; puis ce sont des places, quelque étendue que soit leur périmètre de défense, ce sont des portions de terrains qu'on peut entourer et battre de tous côtés ; et la famine, les privations, les maladies, viennent aider à l'œuvre de destruction du bombardement et de l'incendie.

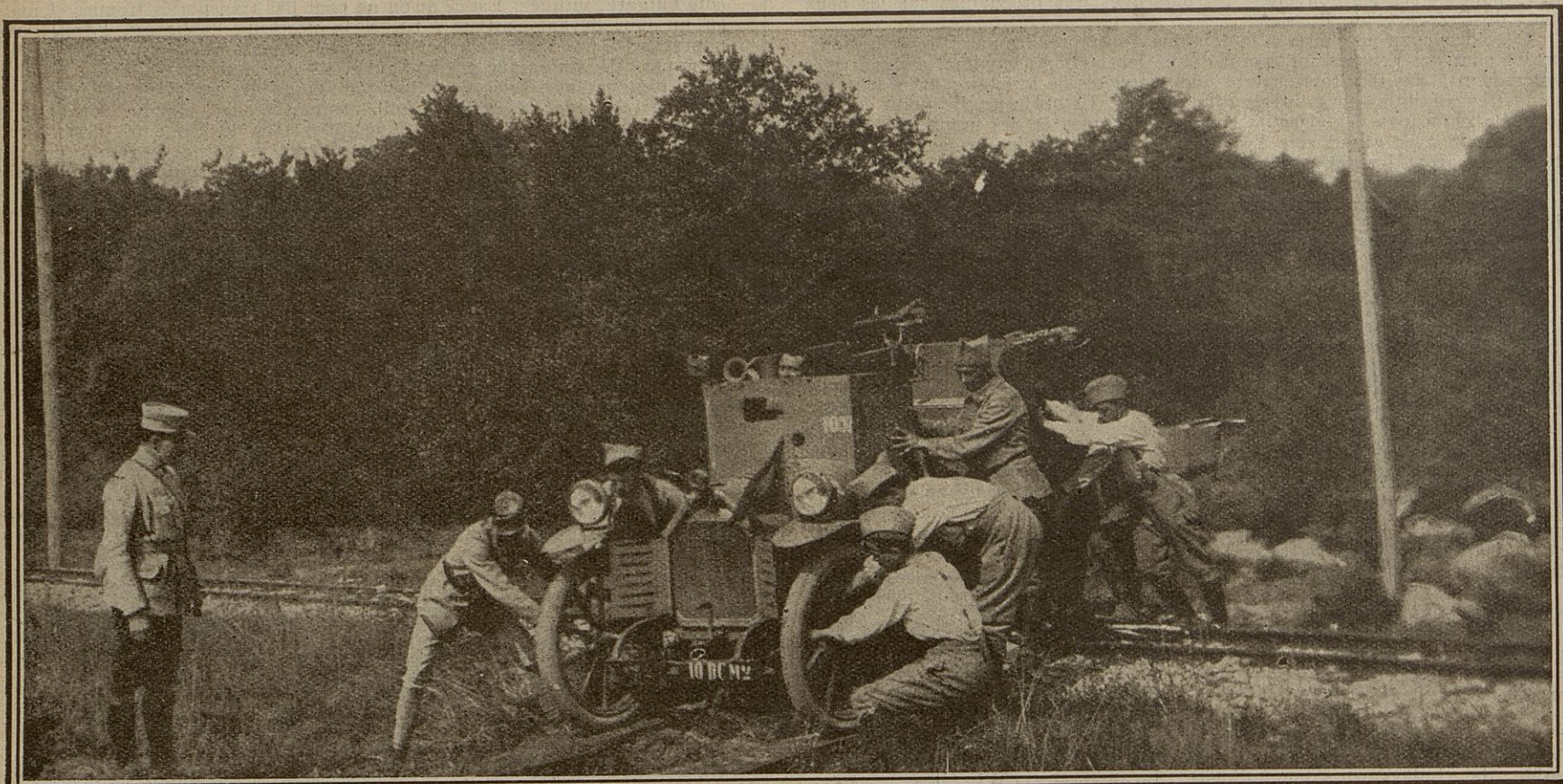
Tout autre se trouve le camp retranché des alliés en Orient. Là, impossibilité d'entourer le camp, la place fortifiée ; c'est tout un pays qui s'étend dans la zone d'attaque. Là le front d'attaque est limité, il est désigné d'avance, obligatoire même ; par suite l'attaque étant prévue aux endroits indiqués est facile à enrayner.

Salonique et le camp de la Chalcidique, ce n'est pas un nouveau Port-Arthur comme avaient pu le laisser entendre certains pessimistes à visées étroites ; Port-Arthur, libre par mer, aurait résisté indéfiniment ; et c'était une place isolée ! ce n'était pas comme ici un camp immense, un pays, une fraction de territoire ! aussi la nature aidant, les armées alliées ont pu transformer cet endroit en un formidable camp de résistance.

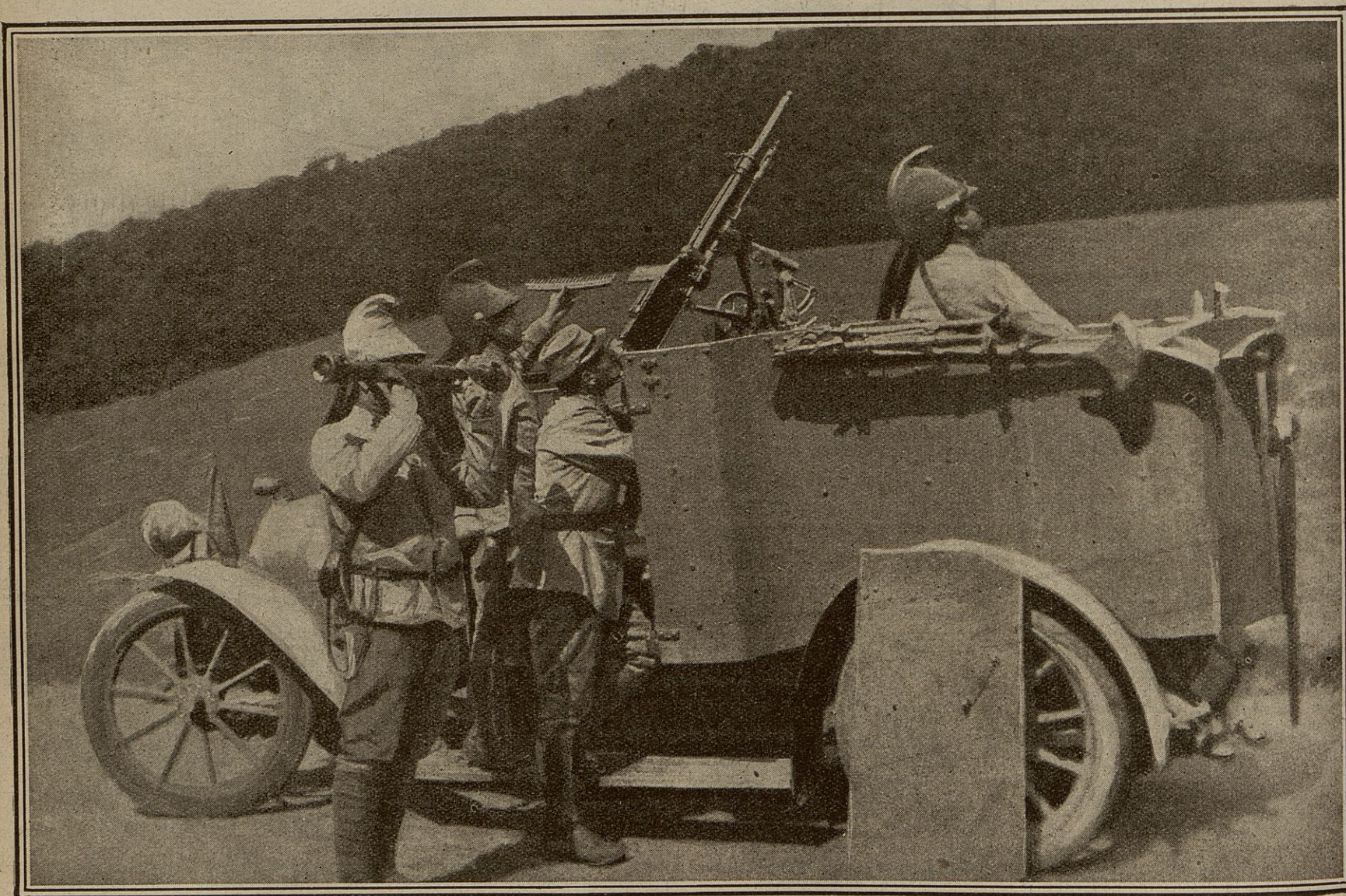
L'éminent chef d'état-major général aux armées, le général Curières de Castelnau, à son retour de son voyage d'inspection, ne résumait-il pas toutes ses appréciations dans une parole caractéristique : « J'ai une confiance absolue ». Comme lui, comme toute l'armée, comme toute la France, ayons confiance, et que cette confiance aidant au succès final, nous voyions cette année 1916 qui s'ouvre nous apporter la juste récompense de tous nos efforts, de toute notre ténacité, de toute notre vaillance.

C^t BOUVIER DE LAMOTTE.
Breveté d'Etat-Major.

AUTO-MITRAILLEUSE DE CAVALERIE



Après avoir traversé un bois en suivant les routes forestières cette auto-mitrailleuse d'une section de cavalerie a rencontré, à la lisière, une ligne de chemin de fer départementale ; il faut avancer quand même ; une passerelle de fortune est établie pour franchir les rails et le remblai ; les hommes poussent aux roues ; l'auto-mitrailleuse est dégagée.

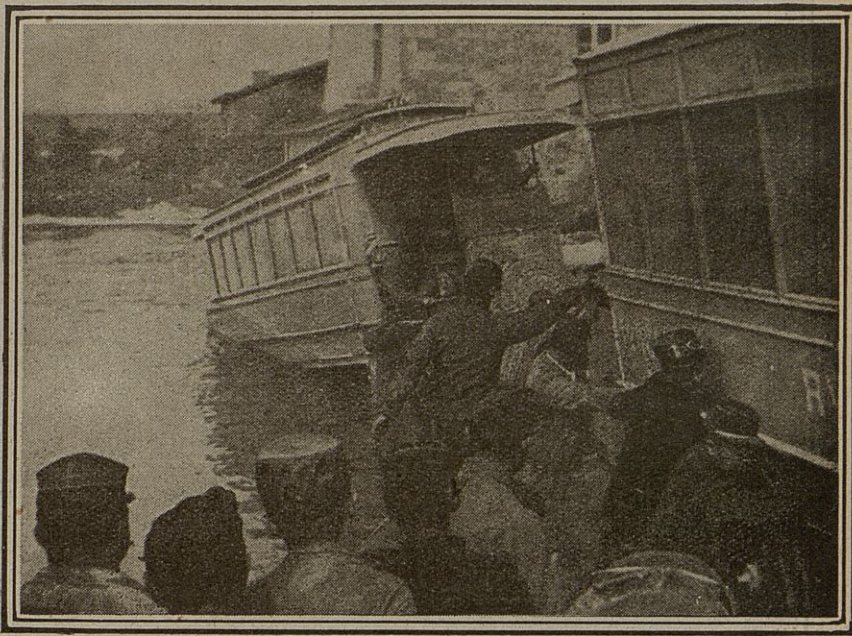


Pendant sa course l'auto-mitrailleuse aperçoit un avion ennemi venu survoler nos lignes ; elle s'arrête aussitôt ; l'un des cavaliers prend son télémètre et indique la hauteur à laquelle se trouve l'aéroplane ; la mitrailleuse est mise en batterie et en quelques instants l'aviatik est « canardé » de la belle manière.

LA MÉSAVENTURE D'UN AUTOBUS



Un coup de frein malencontreux a été donné ; l'autobus, qui naguère parcourait le trajet si parisien de la Madeleine à la Bastille, a dérapé et il est tombé dans la Meuse à T...-sur-Meuse ; heureusement la rivière n'est pas profonde à cet endroit et le repêchage ne sera pas trop difficile.



Un autre autobus est attelé au malheureux Madeleine-Bastille ; il tire de toute la force de ses quarante chevaux ; mécaniciens et chauffeurs se sont mis à l'eau pour donner un coup de main ; ils poussent ferme et l'autobus remorqueur ramène à la berge son compagnon de route.



L'autobus est sorti enfin de la rivière ; les chauffeurs sont heureux de l'avoir tiré de ce mauvais pas sans trop d'avaries ; Madeleine-Bastille repartira sur les routes du front portant à nos braves les vivres qu'il va chercher aux gares de ravitaillement ; il ne reverra sans doute plus les grands boulevards.

APRÈS LA BATAILLE



Sur la place de l'Opéra.... en Champagne, on a entassé tout le butin pris à l'ennemi ; c'est un amas extraordinaire de sacs, de bidons, de fusils, d'objets d'équipement de toute sorte ; on a groupé à part les mitrailleuses et les lance-bombes allemands. Tous ces trophées sont un témoignage éclatant de l'importance de notre victoire.



Voici une tranchée allemande conquise par nos troupes en Champagne sur le versant du bois Sabot ; du bois lui-même il ne reste que quelques tronçons d'arbres fauchés par l'artillerie. Quant à la tranchée, elle a été en partie comblée sous l'éclatement de nos obus ; on ne voit que des vestiges des défenses accumulées depuis des mois par l'ennemi ; les parapets ont été nivelés, les réseaux de fils de fer ont disparu sous l'ouragan de mitraille.

UNE TRANCHÉE ALLEMANDE

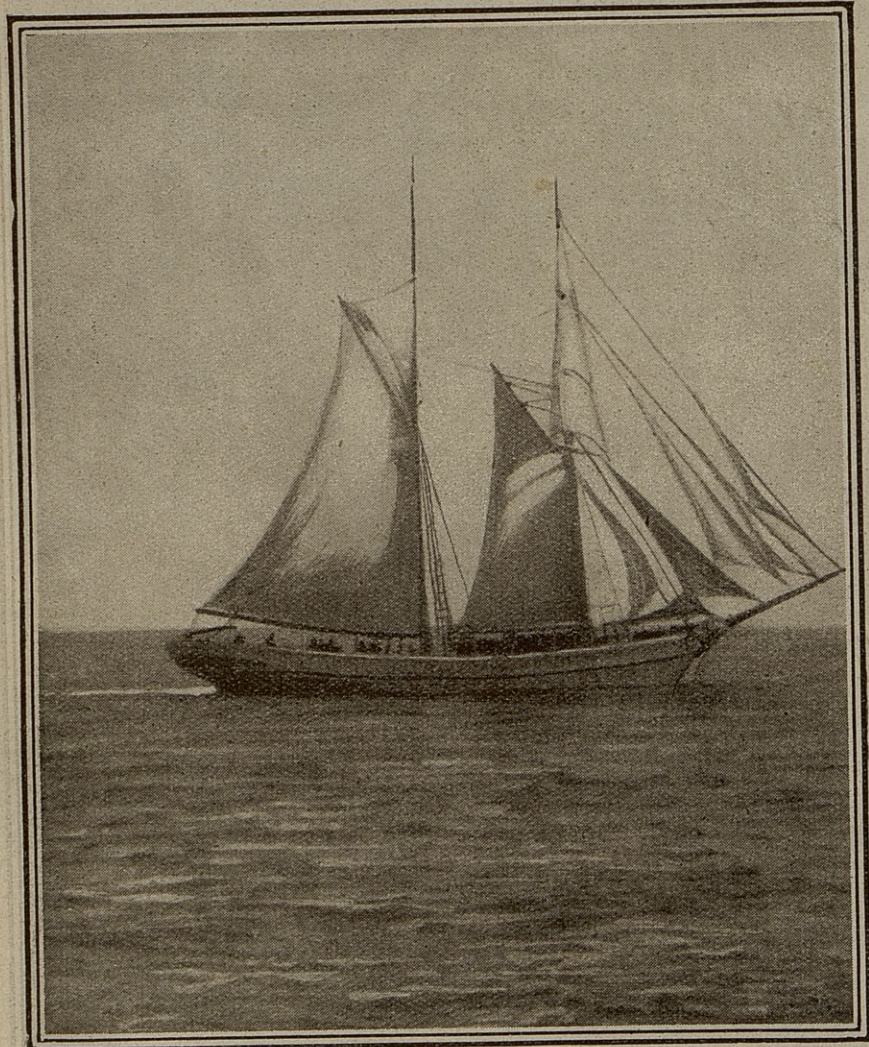


Les Allemands avaient puissamment fortifié leurs positions au nord du Mesnil ; ils avaient là un ouvrage qu'on a appelé « le Trapèze » ; il fallut pour le réduire employer les moyens matériels les plus puissants ; nos troupes en vinrent cependant à bout. Nous donnons ici la photographie d'une tranchée de cet ouvrage où l'on voit encore les paniers en osier servant au transport des bombes.

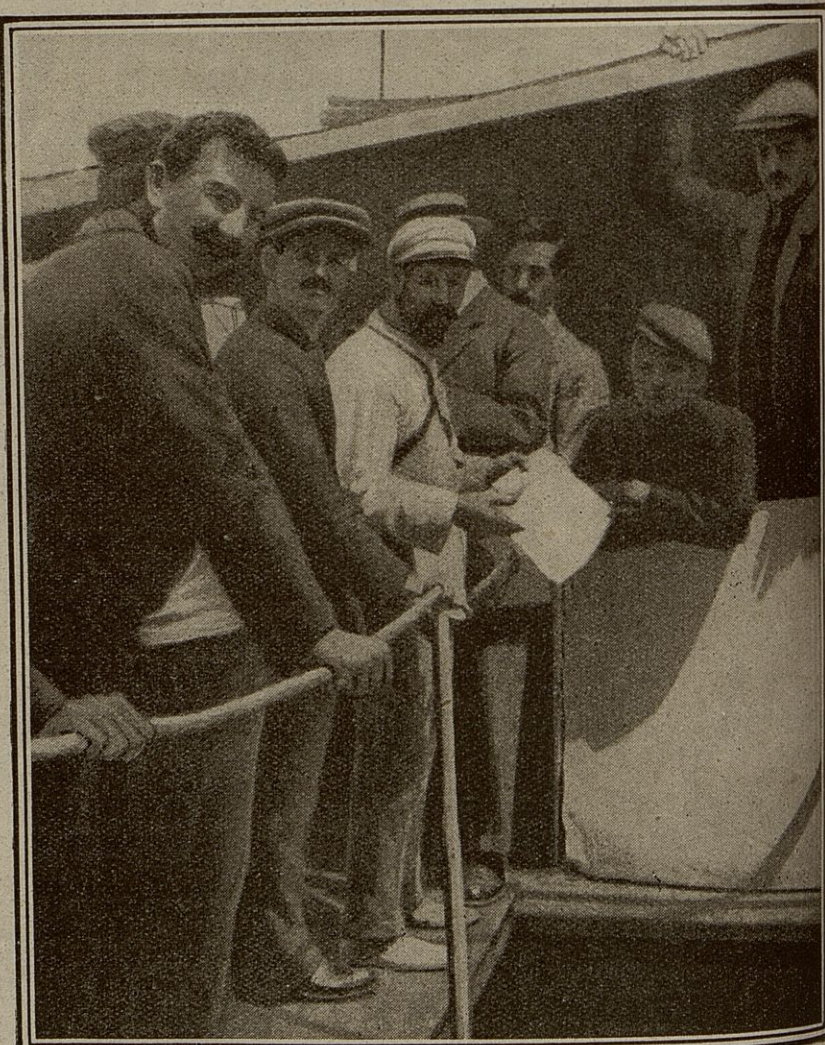
LA POLICE DE LA MÉDITERRANÉE



Les bâtiments légers des flottes alliées exercent une surveillance attentive dans la Méditerranée, aux abords de Salonique et des îles où des troupes sont débarquées ; les vapeurs sont visités et lorsqu'un passager paraît suspect il est amené à bord ; ses bagages sont visités et sa correspondance est examinée avec soin par le commandant et un interprète.



Voici un voilier « arraisonné », c'est-à-dire arrêté par un bâtiment des escadres alliées pour l'examen de ses papiers constatant qu'il n'appartient pas à une nation ennemie et qu'il ne transporte pas de contrebande de guerre.

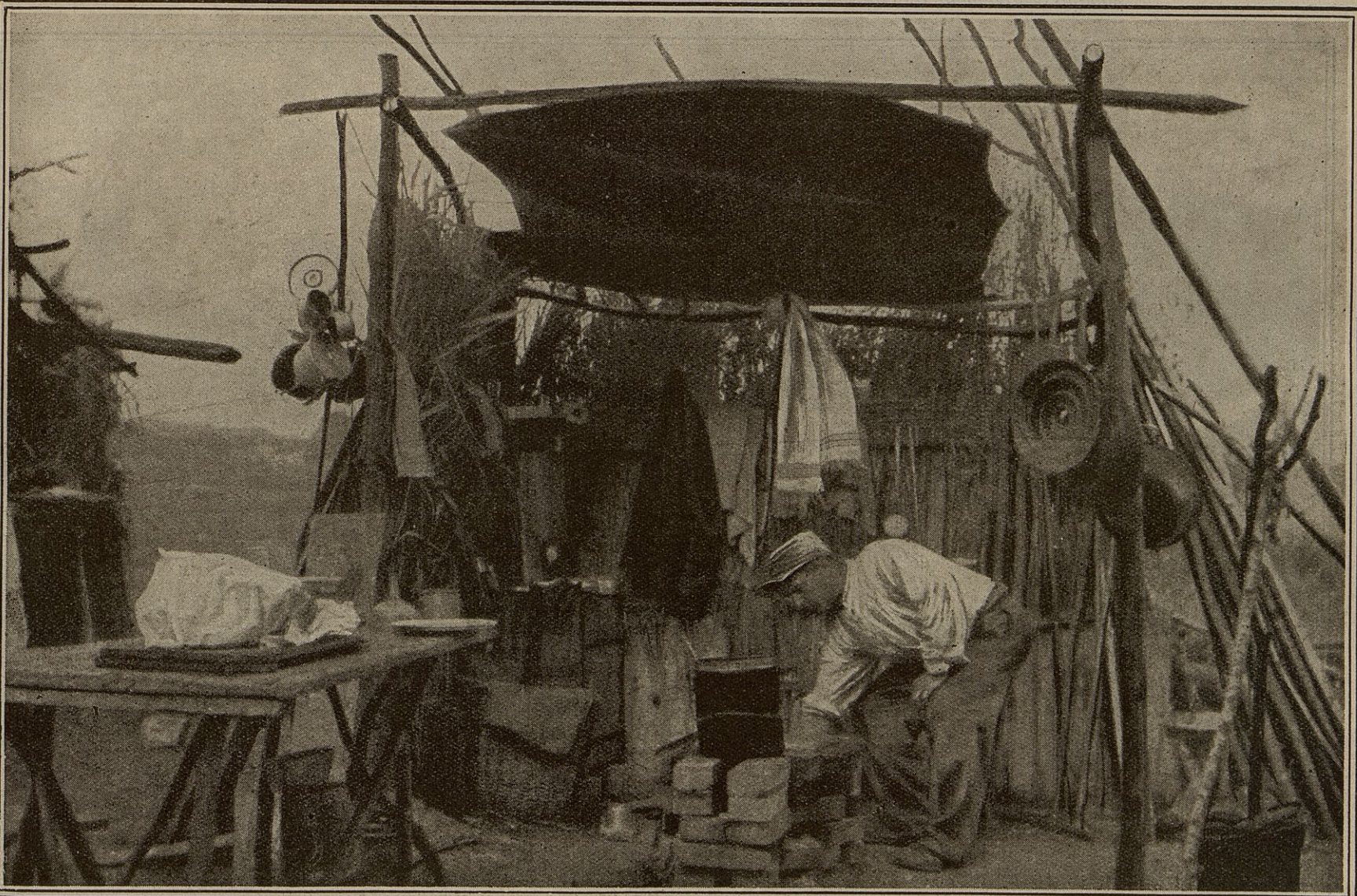


Ces passagers étaient à bord d'un vapeur grec qui a été « arraisonné » par un croiseur ; ils ont été interrogés ; ils ont dû prouver qu'ils n'étaient pas d'une nationalité ennemie ; en outre leurs bagages ont été visités.

TABLEAUX DE GUERRE

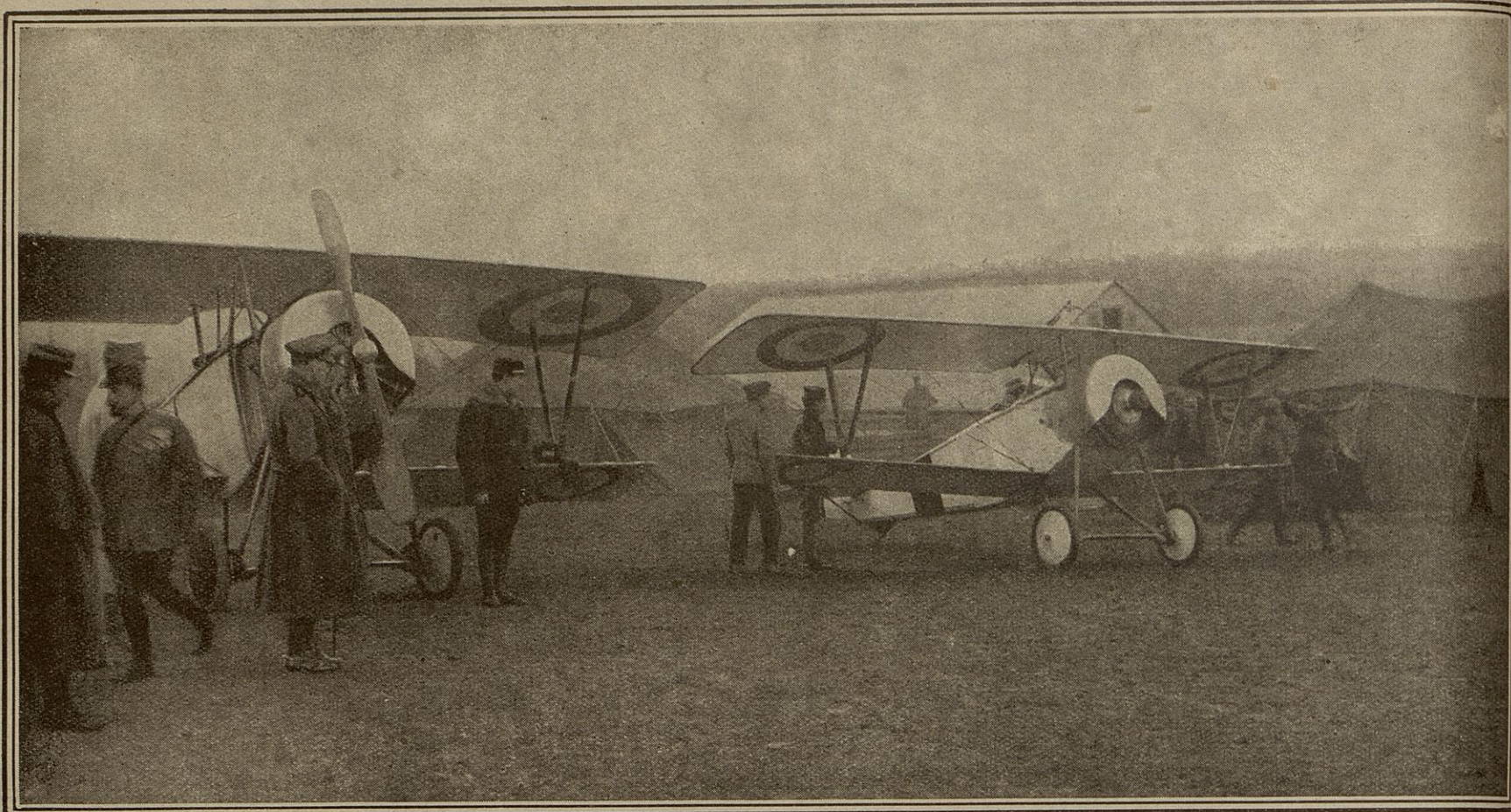


Dans la plaine qui s'étend devant Seddul-Bahr, entre quelques cyprès, un prêtre-soldat célèbre la messe ; un tonneau sert d'autel ; les objets du culte sont tout à fait primitifs ; l'officiant était missionnaire à Pékin lorsque la guerre éclata ; il sert aujourd'hui dans un régiment colonial. Ce tableau, dont la simplicité fait la grandeur, nous reporte aux premiers âges du christianisme.



Ce « cuisinier » a voulu pour ses cuisines une installation originale ; il a réussi ; il a élevé contre le vent un abri fait de planches et d'ajoncs tressés ; ses casseroles, ses gamelles, ses divers ustensiles sont accrochés aux piquets qui soutiennent son gourbi rudimentaire ; quelques briques forment le foyer ; dans ce décor, le « cuisinier » s'applique à confectionner ses ratas.

LA VISITE DU PRINCE DE CONNAUGHT



Au cours de la visite qu'il a faite au camp d'aviation de M..., le prince de Connaught a assisté à plusieurs départs. Le voici regardant la mise en marche d'un biplan qui va prendre son vol pour une reconnaissance au-dessus des lignes ennemies. Le prince anglais a vivement félicité nos aviateurs pour les prouesses qu'ils accomplissent tous les jours.



Le roi d'Angleterre a chargé récemment le prince de Connaught, son cousin, de remettre en son nom un certain nombre de décorations à des officiers français ; en s'acquittant de cette mission le prince de Connaught a parcouru le front de nos armées ; il s'est particulièrement intéressé à l'aviation dont il a visité plusieurs camps.

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETARD

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE TROISIÈME

LE CHAUFFEUR DU PRINCE

Après deux nuits de forêt, la pluie glacée et — pourquoi ne pas le dire? — cette impression de malaise à laquelle n'échappent pas les hommes les plus courageux lorsque leurs forces physiques viennent à les trahir, quelle douceur, pour les fugitifs, de se trouver soudain devant un feu de bûches, de respirer une appétissante odeur de soupe aux choux, tandis que l'aimable petite vieille déplié une nappe blanche, dispose sur la table de chêne des assiettes à fleurs et tout cela, sans façons, avec le joli rire muet des paysannes belges!

— Ainsi, madame, vous n'avez pas peur? interroge Jacquemin.

— Peur, mes bons messieurs, de quoi aurais-je peur? Bien sûr, si les enfants étaient ici, vous ne me verriez pas aussi raisonnable. Mais ils sont en France, les chers mignons, avec leur maman. Mon fils, lui, est à l'armée... Moi, j'étais trop vieille pour quitter la ferme.

Mais déjà la table est prête. Tout en mangeant, Chavanne et Jacquemin content leurs aventures, exposent leurs projets. La vieille s'exclame en joignant les mains :

— Gagner la Hollande! Mais vous n'y pensez pas, mes bons messieurs. Ils sont partout. Vous n'aurez pas seulement marché deux heures qu'ils vous tomberont dessus.

— Nous voyagerons la nuit, dit Jacquemin.

— La nuit, Jésus! Est-ce bien possible? En tout cas je ne vous laisse pas partir aujourd'hui.

— Ma foi, déclare Chavanne, j'avoue qu'un peu de repos me fera grand bien... Qu'en dis-tu, Jacquemin?

— Je ferai ce que tu voudras, mon vieux, mais n'oublions pas que notre premier devoir est de nous remettre à la disposition de l'armée française le plus tôt possible.

— Tu as raison, murmura Chavanne.

La petite vieille intervint :

— Au moins, vous allez dormir un brin... Venez.

Elle conduisit les deux jeunes gens au premier étage. Jacquemin et Chavanne entrèrent, derrière elle, dans une vaste chambre où deux lits se faisaient face, deux magnifiques lits d'acajou voilés de guipure... Jacquemin sourit :

— Toutes les veines, hein, mon petit Chavanne... N'empêche que si le prince d'Eupen nous savait là, nous passerions un mauvais quart d'heure.

— Le prince d'Eupen, fit l'ingénieur qui, tout à coup, était devenu pensif... Mais j'y songe, elle est peut-être là, tout près.

— Qui ça, bon Dieu?

— Maud.

Jacquemin hocha la tête.

— C'est vrai... Je n'y pensais plus... Encore heureux que tu ne me proposes pas d'aller extraire de sa geôle cette princesse anglaise. Avec toi, mon petit Chavanne, je m'attends à tout...

Mais le « petit Chavanne » ne répondit pas. Il s'était jeté, tout habillé, sur le lit le plus proche et, brisé, les yeux clos, sommeillait déjà.

— En temps de guerre, maugré Jacquemin, la plus élémentaire prudence exige qu'à toute heure veille une sentinelle... Puisque Chavanne dort, c'est donc à moi de monter la garde.

Et le brave garçon, très sincèrement, tenta de lutter avec le sommeil. Mais, en dépit de sa résolution, ses paupières s'appesantirent et, bientôt, dans la grande chambre, il n'y eut plus que deux êtres inconscients qui, ayant oublié fatigues et périls, reposaient paisiblement sous le toit hospitalier de la paysanne.

Combien d'heures dormirent-ils ainsi? Quand, le premier, Jacquemin s'éveilla, il pleuvait toujours, mais, au chant des gouttières, se mêlaient des éclats de voix et comme l'écho sourd d'une discussion. D'un bond Jacquemin sauta hors du lit et secoua vigoureusement son camarade.

— Alerte, Chavanne!

— Hein!... Quoi?... Qu'y a-t-il? fit l'autre ahuri, en tamponnant ses paupières de ses poings fermés.

— Du sang-froid, dit Jacquemin... J'ignore ce qui se passe, mais sûrement il se passe quelque chose... En tout cas, nous devons nous attendre à tout.

— Cela veut dire, n'est-ce pas? qu'il nous faudra vendre notre peau le plus cher possible.

— J'en ai peur.

— Chavanne soupira :

— Ah! si seulement ces brutes m'avaient laissé mon petit browning.

Mais Jacquemin lui fit un signe :

— Chut!... Écoutons... Si les sbires de Son Altesse sont dans la place, nous avons, du moins, l'avantage d'être prévenus.

Tous deux appuyèrent leur oreille au bois de la porte. Mais ce qu'ils entendirent les surprit vivement. Une voix étrange, au timbre enfantin, réclamait « moucié Chavanne » avec insistance.

— Paraît que tu as des relations dans le pays, observa Jacquemin...

— Je n'y comprends rien, murmura Chavanne.

Cette phrase était à peine prononcée qu'un bruit de pas heurta les premières marches de l'escalier. On venait vers eux. Chavanne tira son couteau de chasse.

— Qui vive? clama-t-il d'une voix forte.

Du milieu de l'étage, on répondit :

— Amis... Bons Français.

— Si je ne me trompe, murmura Jacquemin, il n'y a qu'un homme et nous sommes de taille à l'affronter...

Tout à coup une idée lui vint. Il désigna, au fond de la pièce, une sorte de penderie aux rideaux fermés.

— Là-dessous, commanda-t-il... Et tout de suite... Nous aurons, du moins, l'avantage de la position...

En un clin d'œil, Jacquemin et Chavanne se glissèrent sous la penderie... Il était temps. Dix secondes plus tard, on heurta la porte.

— Entrez, dit Jacquemin.



Et l'on entra, la petite vieille, d'abord, qui guidait l'autre... Elle avait un visage inquiet, presque bouleversé... Derrière elle s'avancait un nègre, un nègre authentique qui portait une livrée de chauffeur d'automobile.

— Samy! hurla Chavanne en bondissant hors de sa cachette.

— Hein! dit Jacquemin abasourdi... Tu connais ce type?

— Si je le connais... C'est Samy, l'ordonnance du major Watson... Mais...

Il s'arrêtait, tout à coup, redevenu perplexe en présence de l'étrange personnage qu'il avait devant lui. Oui, c'était bien Samy, l'extraordinaire Samy, avec ses yeux étincelants, pleins d'intelligence, mais pourquoi cette face taillée à coups de rasoir, cette lèvre fendue et l'autre oreille — la bonne — mutilée à son tour par une main experte?...

Samy riait, la bouche écarquillée, en tendant sa main :

— Bonjour, moucié Chavanne... Vous ne me reconnaissez plus... Samy, pas beau, hein?

Et, riant toujours, il conta :

— Samy, chauffeur du prince d'Eupen... Bonne position... Samy très heureux.

Robert devint pourpre :

— Comment, brute, tu as trahi ton maître?

Le noir enveloppa le jeune homme d'un long regard triste :

— Pas bon, moucié Chavanne, croire une chose pareille... Samy voulait surveiller miss Maud prisonnière...

— Alors? interrogea Robert haletant.

— Alors... Samy trouvé bon moyen... Couper

oreille, tailler figure, faire Samy très, très laid, bon pour atrocités anglaises dans journal allemand... Et puis Samy s'enfuit, gagner en rampant lignes boches par une nuit très noire. Très bon accueil à Samy... Général content, prince content, tous, tous très contents... Samy fêté, devenu « gri-gri » pour empereur des Boches... Et Samy chauffeur promener le prince et aussi miss Maud...

— Miss Watson est ici? interrogea Robert.

— Oui, moucié Chavanne.

— Alors... tu t'es fait connaître?

— Non, moucié... Femmes bavardes... Samy jamais rien dire aux femmes.

La petite vieille, joignant les mains, criait au miracle. Jacquemin intervint :

— Tout cela, mon cher Samy, ne m'explique pas une chose essentielle. Comment se fait-il qu'un hasard providentiel vous ait guidé vers cette maison?

Samy eut un large sourire :

— Pas hasard, moucié... Jamais hasard avec Samy.

Et le boushman conta que le jour où le biplan avait bombardé le château d'Hampstead, il avait assisté, de loin, à la capture des deux aviateurs; plus tard, comme on les conduisait au rittmeister, il put les voir de plus près et, cette fois, reconnut le « moucié du Havre ». Dès lors, sa résolution fut prise. Il ferait tout pour sauver l'ami de son maître. Par bonheur, une absence du prince qui « visitait » les châteaux voisins lui laissait quelques heures de liberté... Il avait déjà son plan, quand, dans la nuit, les deux Français s'étaient évadés...

Il avait assisté le lendemain au départ des patrouilles. Lui-même, prétextant une haine farouche, s'était mis en chasse pour son propre compte... Servi par son instinct, il avait éventé les traces des fugitifs... Mais la prudence exigeait qu'il choisisse son moment pour les aborder.

— Ah! je comprends, dit Jacquemin en se frappant le front... Ce bruit sur les feuilles, dans la forêt, c'était donc vous?

— C'était moi, dit

Samy en se rengorgeant.

— Mais, alors... si

vous êtes venu ici... si

vous nous avez retrouvé... c'est que... vous

pouvez nous tirer de ce

mauvais pas?

— Oui, moucié.

— Dis vite ton moyen,

intervint Chavanne.

Le boushman secoua

la tête :

— Non, moucié...

Samy commande... Samy

général en chef... Jamais

rien dire... Donner des

ordres.

Le noir mettait dans

cette affirmation tant le

comique gravité que les

jeunes gens ne purent

s'empêcher de rire.

— Eh bien, parle

alors?... prononça Cha-

vanne.

— Voici... Français

dormir ici... Ensuite,

partir au petit jour, ren-

trer dans la forêt, suivre

une heure la route de

Grandmesnil jusqu'à l'arbre tombé... Puis cachés, bien cachés dans le buisson... Samy viendra chercher les Français l'après-midi en automobile...

— Est-ce tout? demanda Jacquemin.

— Non... Samy apporter ici deux paquets... Uniformes boches pour moucié Jacquemin et moucié Chavanne.

— Bon... Voilà que tu nous habilles, mon brave, dit Chavanne en riant. N'importe, nous avons confiance en toi... N'est-ce pas, Jacquemin?

— Nous n'avons pas le choix, bougonna le jeune officier.

Le nègre allait s'esquiver. Chavanne, un peu nerveusement, lui saisit la manche :

— Et miss Watson... qu'est-elle devenue?... Nous ne pouvons l'abandonner.

— Cela ne vous regarde pas, moucié, dit froidement Samy...

Mais il ajouta, du même ton, avec une intention malicieuse :

— Miss Watson enfermée au château d'Hampstead... La bombe « ch... ch... » terrible!

— Elle est blessée! s'exclama Chavanne.

— Non, moucié... peur, seulement... très grande peur. Et laissant là les jeunes Français, le noir s'enfuit précipitamment.

Jacquemin se tourna vers Chavanne en éclatant de rire :

— A la bonne heure, dit-il, d'autres offrent à leurs fiancées des gerbes de fleurs... Toi, tu sers une bombe à celle que tu aimes... Décidément, tu es né sous une étoile filante, mon pauvre Chavanne.

(A suivre.)

L'ARRIVÉE DES ORPHELINS SERBES



A la gare de Marseille des orphelins français arrivent pour souhaiter la bienvenue à leurs petits camarades serbes.



De gauche à droite M. Vitta, Mme Vesnitch, femme du ministre de Serbie, Mme X... et M. Frayssinet, consul.



Les orphelins serbes à bord du remorqueur qui les amène au quai.



Dès leur arrivée les petits serbes furent conduits à une école de Marseille où un bon repas était préparé ; des vêtements leur furent ensuite distribués. La population marseillaise leur fit un accueil chaleureux.



Dés orphelins français apportent des jouets à leurs petits amis serbes. Au-dessus, un soldat serbe tenant dans ses bras sa petite fille qu'il a sauvée.

LA SITUATION AU DÉBUT DE L'ANNÉE 1916

La carte et les deux tableaux que nous publions ici permettront à nos lecteurs de voir dans son ensemble la situation générale des armées belligérantes au début de l'année qui commence.

La ligne des fronts, les chiffres des effectifs ne sont évidemment que très approximatifs ; cependant ils serrent la vérité, d'après les documents officiels, d'autant plus que possible.

En somme, pour nous et nos alliés, la situation est plus que satisfaisante, malgré les apparences de la force et des positions de nos ennemis, apparences assurément trompeuses.

Leurs fronts qu'ils étendent considérablement, démesurément, diminuent leur puissance de choc et font prévoir un affaiblissement prochain. Puis et surtout, les ressources des pays, les effectifs hommes, qu'on ne peut forger comme les autres instruments de guerre, s'épuisent rapidement dans le camp des Impériaux ; ils ont mobilisé près de 15 millions d'hommes depuis le début de la guerre : leurs efforts ont été prodigieux, mais ils ont atteint le sommet de la courbe ! ! ! Leurs réserves sont épuisées ; en vain ils s'adjoignent des alliés, la Bulgarie, la Turquie ! ! Il ne reste pas moins établi, prouvé jusqu'à l'évidence, qu'au printemps prochain l'effort qu'ils pourront produire ne sera pas de l'ampleur de celui que les alliés préparent. Tout jour passé est un jour gagné pour nous. — Eux là-bas s'épuisent. — Nous, ici, nous progressons !



LA SITUATION DES ARMÉES BELLIGÉRANTES AU 1^{er} JANVIER 1916

LES EFFECTIFS SUR TOUS LES FRONTS AU 1^{er} JANVIER 1916

LES IMPÉRIAUX

ALLEMAGNE	L'Allemagne semble avoir produit son effort maximum. Elle a dû mobiliser 167 divisions d'infanterie réparties en 84 corps d'armée plus 23 divisions de cavalerie. Elle a sur le front occidental, face à la France, un million 800.000 hommes.	L'Allemagne a encore quelques réserves. Ses pertes ont été formidables. On peut évaluer au maximum, en faisant appel à toutes les ressources du pays, à environ 1.000.000 d'hommes disponibles. L'Allemagne aura mobilisé plus de dix millions de soldats.
	Elle tient la Belgique, une partie du Nord de la France. Son armée est approvisionnée d'une façon exceptionnelle en matériel et munitions (on a compté jusqu'à 10 mitrailleuses par compagnie). Elle a sur le front oriental et Russie, 1.600.000 h. En Serbie, 150.000 »	
AUTRICHE	L'Autriche a donné son maximum de rendement en effectifs. Elle a sur le front russe, mélangés avec les troupes allemandes, environ 1.200.000 h. Sur le front italien, 700.000 » Sur la côte Adriatique, face au Monténégro et Serbie, 100.000 »	L'Autriche est épuisée, elle n'a plus de réserves. A peine peut-elle compter sur 200.000 hommes. Elle appelle les classes d'hommes de 52 ans.
EMPIRE OTTOMAN	L'empire ottoman a encore de grosses ressources mais elles ne sont et ne peuvent guère être instruites. Sur le front de Caucase, 300.000 h. Sur le front Thrace, dans le pays, 50.000 » A Gallipoli, 150.000 » En Asie Mineure, aux Dardanelles, 150.000 » En Mésopotamie, 100.000 » En Syrie et Suez, 100.000 »	L'empire ottoman a encore des ressources. Mais les hommes appelés sont incapables de se dresser rapidement. L'armée turque n'a point de matériel, point de munitions. Elle devra faire appel entièrement à l'Allemagne qui ne peut cependant encore entretenir ses alliés.
BULGARIE	La Bulgarie a jeté à la poursuite des Serbes 50.000 h. Elle a sur le front du Varlar, rassemblés, 150.000 » Sur son territoire, face au Danube, 50.000 »	La Bulgarie peut encore mobiliser 100.000 hommes. Elle a été épuisée par trois guerres successives.

LA QUADRUPLE ENTENTE

FRANCE	La France a sur son front de combat 10 armées constituées. L'effectif global des unités du front atteint 1.800.000 hommes dans la zone des armées. Ces armées sont pourvues actuellement de tout le matériel de guerre. L'artillerie lourde est nombreuse ; les munitions innombrables. Les réserves puissantes. Une armée dans l'Orient, Salonique, 100.000 hommes. Des détachements aux colonies.	Elle a de puissantes réserves sur son territoire : 1° Les dépôts ; 2° Les nouvelles classes appelées ; 3° Les engagés et blessés disponibles.
ANGLETERRE	L'Angleterre a sur le front français trois armées. Effectif du front, 700.000 hommes. Les dépôts en France atteignent 300.000 hommes. L'armée est pourvue de tout le matériel moderne. Un corps expéditionnaire en Orient, 50.000 h. Un corps sur les Dardanelles, 50.000 » Un corps en Egypte, 80.000 » Un corps en Mésopotamie, 50.000 »	Elle a de très puissantes réserves non encore appelées : Dans le pays, environ 1.000.000 d'hommes qui s'instruisent. En outre probable 1.000.000 d'autres. Ses armées des colonies qui peuvent lui fournir encore 500.000 hommes.
RUSSIE	La Russie fait face à plusieurs attaques. Sur le front russe, elle a environ 3.000.000 d'hommes en ligne. Cette armée est actuellement approvisionnée complètement. Sur le front du Caucase, 300.000 h. En Perse sur la frontière, 50.000 » Sur le Dniester. En Bessarabie, 200.000 » Toutes ces armées sont organisées et approvisionnées.	La Russie possède d'innombrables réserves. Elle doit appeler 3.000.000 d'hommes au printemps qui seront équipés et instruits. En dehors de ces effectifs, elle peut encore appeler plus de 5.000.000 d'hommes.
ITALIE	L'Italie a sur son front son armée de première ligne, environ 1.000.000 d'hommes. Cette armée est complètement approvisionnée. En détachement à Vallona, 40.000 hommes.	Elle dispose de toutes ses réserves non employées encore — plus de 1.000.000 d'hommes.
SERBIE	Le Monténégro a encore 30.000 hommes. La Serbie de 100.000 à 150.000 sur le sol albanais.	La Serbie peut, avec ses réserves reformer une armée de 200.000 hommes.
BELGIQUE	La Belgique a sur le front de l'Yser une armée d'environ 80.000 hommes.	La Belgique dispose d'environ 100.000 hommes.

La marine des Impériaux est réduite à se cacher au fond de ses ports. Les rares sorties que font ses escadres légères ne sont pas heureuses. Seuls les sous-marins allemands et autrichiens font preuve d'une activité que les alliés leur suppriment peu à peu.

Toutes les communications côtières sont arrêtées pour les Impériaux qui ne peuvent se servir que de leurs voies terrestres.

La marine de la Quadruple Entente est maîtresse incontestée de toutes les mers : elle a supprimé tout le commerce maritime des Impériaux ; devant sa puissance, la flotte ennemie n'ose pas affronter le combat.

La mer du Nord, la Méditerranée, l'Adriatique et la mer Egée sont régies par elle. De plus, dans la Baltique et la mer Noire la flotte russe est encore aujourd'hui libre de ses mouvements.

SUR LE FRONT RUSSE

C'est une grande offensive que les armées russes du général Ivanoff ont engagée contre les Austro-Allemands en Galicie. Cependant les communiqués officiels russes ont été assez sobres de détails et ce sont des nouvelles venues d'Autriche qui nous ont renseignés sur l'envergure et sur le succès de l'attaque de nos alliés.

L'offensive a commencé vers le 25 décembre sur tout le vaste secteur compris entre le Pripet et le Pruth. Au nord elle s'est développée sur les deux rives du Styr, le long du chemin de fer de Sarny à Kovel ; puis la bataille s'est étendue au sud vers Doubno. Une seconde action s'est produite plus au sud, sur le Dniester, entre la Strypa et le Sereth ; les Russes ont rejeté d'abord l'ennemi de l'autre côté du fleuve, puis ont forcé les troupes austro-hongroises du général Pflanzer à reculer.

Le communiqué officiel du 1^{er} janvier annonce que les Russes ont passé sur la rive gauche du Styr, entre le chemin de fer de Sarny à Kovel et la bourgade de Tchartorisk et que toutes les contre-attaques de l'ennemi ont été repoussées. En outre sur le front de la Strypa, les Russes se sont emparés de deux lignes de tranchées et dans la région d'Oussetchko ils ont rejeté les Autrichiens sur la rive droite du Dniester. Entre le Dniester et la frontière roumaine les Russes arrivent jusqu'aux fils de fer barbelés de l'ennemi.

Le 2 janvier, un nouveau recul des Austro-Allemands était signalé sur la Strypa. Un combat particulièrement acharné s'engageait au nord-est de Czernovitz ; les Russes s'emparaient de plusieurs hauteurs, faisant de nombreux prisonniers. Le lendemain, le combat continuait ; les Russes accentuaient leur progression.

Le 4 janvier, les Russes, dans la région du cours moyen de la Strypa, occupent une partie des tranchées ennemies à l'est du village de Biekavintzo ; toutes les contre-attaques sont repoussées. Ce même jour, nos alliés fortifient les positions qu'ils ont conquises auprès de Czernovitz ; ils infligent de grosses pertes à l'ennemi, lui faisant plus de mille prisonniers. Les Autrichiens font évacuer Czernovitz, les Russes occupant les hauteurs qui dominent la ville.

Le 5 janvier, les Russes refoulent l'ennemi vers Kovel et s'emparent du cimetière de Tchartorisk. Les critiques militaires font observer que la prise de Kovel aurait les conséquences les plus fâcheuses pour les armées austro-allemandes, Kovel étant un nœud important de voies ferrées.

Telles sont les péripéties de la lutte qui se sont déroulées dans cette semaine. Elles montrent que l'initiative des opérations appartient maintenant à nos alliés, que pourvus de munitions et de troupes fraîches ils sont en mesure d'attaquer violemment et de repousser l'ennemi.

Aussi toute l'attention se concentre-t-elle sur cette partie de l'immense front oriental. Au nord, il y a eu quelques combats sur la Duna ; les Allemands ont tenté une offensive restreinte qui fut plutôt une démonstration ; ils ont été facilement repoussés.

DANS LES BALKANS

La vigoureuse offensive des Russes en Galicie a eu un contre-coup immédiat dans les Balkans ; les armées de Mackensen, qui devaient attaquer les alliés à Salonique et les jeter à la mer, semblent s'être évanouies ; elles ont dû être sans doute ramenées en Bukovine pour porter secours aux Austro-Allemands mal en point. Ce qui est certain, c'est qu'aucune attaque ne s'est produite contre les troupes franco-anglaises et que celles-ci ont eu toute liberté pour se retrancher et se fortifier sur leurs nouvelles positions.

On a annoncé des concentrations ennemies à Monastir, à Gievgehi, à Doiran ; puis on a appris que les Bulgares creusaient des tranchées et construisaient des ouvrages fortifiés vers Doiran, au delà de la frontière grecque, tandis que l'armée des alliés recevait chaque jour des renforts en hommes, en matériel et en munitions. D'autre part les alliés ont étendu leur front jusqu'à Orfano et à Cavalla, sans être le moins du monde inquiétés.

Dans ces conditions on peut se demander si vraiment une attaque se produira contre le camp retranché de Salonique.

En attendant, le général Sarrail a pris une mesure énergique qui s'imposait. Le 30 décembre, des avions lançaient des bombes sur Salonique ; l'une tomba près d'un détachement de soldats grecs qui manœuvraient. Pour répondre à cette agression, le commandant en chef de notre corps expéditionnaire faisait procéder à l'arrestation immédiate des consuls d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et de Bulgarie qui se trouvaient encore à Salonique, au milieu de nos troupes, renseignant leurs gouvernements sur tout ce qui se passait dans le camp retranché.

Cette opération énergique produisait la meilleure impression ; le gouvernement grec se voyait dans l'obligation de protester. Les consuls ennemis étaient conduits à bord du cuirassé français *Patrie*. Depuis, les consuls ont été remis en liberté, mais ils ne reviendront pas de si tôt à Salonique.

La visite des consulats ennemis a démontré que c'étaient de véritables nids d'espionnage. Chez le consul autrichien on a découvert des fusils, des revolvers, des cartouches, de la dynamite.

Le roi Pierre de Serbie est arrivé à Salonique ; il a voulu retrouver les débris de son armée qui sont venus renforcer les alliés. Les troupes serbes qui se

sont réfugiées en Albanie, ayant reçu des vivres et des munitions, ont tenu tête aux Bulgares qui les poursuivaient dans la région d'El-Bassan et on a annoncé qu'elles avaient repoussé l'ennemi.

Au Monténégro, la situation s'est améliorée ; la vaillante petite armée, augmentée de contingents serbes, a repris aux Autrichiens plusieurs villages et a arrêté leur offensive.

On n'a pas eu de nouvelles sur les opérations effectuées par les détachements italiens débarqués à Vallona. En Albanie, Essad-Pacha a déclaré la guerre à l'Autriche.



Le général de Castelnau se rend au palais du roi Constantin à Athènes.



Le général Joffre sort du grand quartier général pour aller passer en revue un régiment d'infanterie coloniale.



Le général Joffre salue le drapeau du régiment qu'il vient de passer en revue ; le régiment va partir au front.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 64, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page du milieu de ce fascicule et intitulé : " Nos troupes se replient sur le camp retranché de Salonique ".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4, 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



La Guerre en Caricatures



— Y a pas d'erreur, tu vas être cité à l'ordre du jour !
— J' crois pas puisque c'est la nuit que j'ai été héroïque...



— Non monsieur, je ne suis pas dans la cavalerie, mais j'ai été blessé par un cheval de frise.